NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

59 N° 5 1932

Les missionnaires belges aux Etats-Unis

Édouard DE MOREAU

p. 411 - 439

https://www.nrt.be/fr/articles/les-missionnaires-belges-aux-etats-unis-3423

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les missionnaires belges aux États-Unis (1)

Dans l'histoire de nos missionnaires au XIXe siècle on ne peut guère, avant 1860, parler de missions belges proprement dites. Sans doute, c'est vers les États-Unis que convergent les efforts des apôtres partis de Belgique; mais là encore, comme dans les multiples et diverses régions évangélisées avant la Révolution française, les prêtres belges travaillent, mêlés à des prêtres d'autres nationalités : Français, Irlandais, Italiens, Allemands. C'est qu'en Belgique, à cette époque, aucune province d'ordre religieux n'est assez développée pour posséder sa mission.

Trois périodes, dans l'histoire de l'apostolat belge en Amérique du Nord :

La première s'étend de 1804 à 1838 environ. C'est la moins connue. Deux Belges, Charles Nérincx et Jean Pierre De Nef apparaissent au premier plan. Ce sont des initiateurs. Charles Nérincx est prêtre; son champ d'action est le Kentucky; mais à chacun de ses retours en Belgique il gagne à la cause qui lui est chère de nombreux adeptes, parmi lesquels Pierre De Smet. De Nef est laïque; il habite Turnhout; de 1810 à 1840, il emploie magnifiquement son temps, ses connaissances, sa fortune, à découvrir, former et aider des ouvriers apostoliques pour l'Amérique. A peu près en même temps que ces deux hommes, splendides dans leurs efforts isolés, se présente, plus efficace parce que mieux organisée, la province belge de la Compagnie de Jésus : un homme y retient d'abord l'attention, le P. Van Quickenborne.

(1) *Note.* Cet article fait partie d'une étude d'ensemble sur *les Missionnaires belges de* 1830 *à* 1930, qui paraîtra dans l'ouvrage : *Un siècle de l'Église catholique en Belgique,* 1830-1930, publié sous la direction de M. C. Joset (Bruxelles, les éditions Vermaut). Nous nous sommes servi d'un bon nombre de lettres inédites, d'autres lettres publiées dans les *Annales de la Propagation de la Foi,* de la *Correspondance du P. De Smet,* éditée par le P. F. Deynoodt, s. i., 6 vol. Bruxelles, 1873-1878, etc., etc. Parmi les livres et articles utilisés, citons : C. Maes, *The Life of Rev. Ch. Nérincx.* Cincinnati, 1880. — P. Palladino, s. i., *Indian and White in The North-West or a History of Catholicity in Montana.* Baltimore 1894. — J. G. Shea, *History of the catholic Missions among the Indian Tribes of United States.* New-York, 1857. — J. G. Shea, *History of*

Mais l'illustre missionnaire des Montagnes Rocheuses l'éclipsera bientôt. Pierre De Smet est envoyé, en 1838, chez les Pottowatomies; un prêtre séculier du diocèse de Gand, Deseille, l'y avait précédé de quelques années. De 1838 jusqu'à sa mort, en 1873, nous voyons De Smet marcher de conquête en conquête. Mais, s'il est le plus grand des apôtres des Peaux-Rouges, entre 1840 et 1870, il n'est pas le seul. D'autres Belges, les Vercruysse, les Duerinck, les De Vos, les Bax travaillent à ses côtés. Ils travaillent beaucoup, et avec quel succès! Jamais les missions indiennes en Amérique n'ont donné des résultats aussi brillants. On retrouve en ces pionniers l'héroïsme des de Brébeuf et des Jogues; en leurs ouailles, la ferveur religieuse des Hurons.

Cependant, depuis 1857, un séminaire américain est fondé à Louvain. En une cinquantaine d'années il enverra aux États-Unis plus de cent prêtres belges. Parmi ceux-ci se détache la figure de Mgr Seghers, l'apôtre de l'Alaska.

Enfin, vers 1860, d'autres terrains d'apostolat réclament nos religieux, et, lorsqu'est tué, en 1886, le saint évêque de Vancouver, le temps des grandes entreprises belges pour la conversion des païens de l'Amérique du Nord semble définitivement passé.

1. *Un apôtre recruteur d'apôtres : Charles Nérincx* (1804-1824).

Nous devons la biographie de ce prêtre flamand, dont vingt années furent données à l'apostolat dans le Kentucky, à un autre prêtre flamand, Mgr Maes, devenu évêque à Covington (Kentucky).

the Church in the United States, t. II-IV, New-York, 1888-1892. — E. LAVEILLE, S. I., *Le P. De Smet, apôtre des Peaux-Rouges* (1801-1873). 4e édit. Louvain, 1928. — P. GUILDAY, *The Life and Times of John Carroll*, 2 vol. New-York, 1922. — A. LEBROCQUY, *Vie du P. Helias d'Huddeghem*, S. I. Gand, 1878. — G. KURTH, *Sitting-Bull*, dans la *Revue Générale*, 1878 et 1879. — J. VAN DER HEYDEN, *The Louvain American College*, 1857-1907, Louvain, 1909. — DOM M. SPITS, O. S. B. *L'apostolat catholique parmi les Indiens aux États-Unis*, dans *Bulletin de l'Union du Clergé*, janvier 1932. — M. DE BAETS, *Mgr Seghers, l'Apôtre de l'Alaska*. Gand, 1896. — A. BROU, *Les jésuites missionnaires au XIXe siècle*. Bruxelles, 1908. — L. DELPLACE, S. I. *Les missionnaires belges et hollandais aux États-Unis d'Amérique*, dans la *Revue générale*, janv. 1912. — MGR BAUNARD, *Histoire de Madame Duchesne*. Paris, 1878.

Charles Nérincx, d'Herfellingen en Brabant, curé d'Everberg, dut s'enfuir de sa paroisse, parce que le Directoire l'accusait d'avoir exercé le ministère sacré sans s'être soumis à la prestation du serment. Il parvint à se cacher à Termonde, et y prit la direction d'un hôpital dont sa tante était supérieure. Plus tard, jugeant le serment imposé par la constitution consulaire aussi condamnable que les précédents, il refusa de rejoindre sa cure. Une lettre écrite par un ancien jésuite, originaire de Liége, le P. Stanislas Cerfoumont, dont le zèle se dépensait depuis longtemps aux États-Unis, semble l'avoir décidé à partir pour l'Amérique. Carroll, encore seul évêque des États-Unis, lui confia le Kentucky, région située au Nord de la Confédération et couvrant alors une superficie de 4.335 lieues carrées. Infatigable, le plus souvent à cheval, Nérincx parcourut pendant vingt années ce territoire. Les communautés de fidèles qu'il a créées, les églises qu'il a bâties ne se comptent pas. C'est lui encore qui fonda la Congrégation des Sœurs de Lorette, toute dévouée à l'éducation des enfants. Quand, une vingtaine d'années après sa mort, un de ses neveux, le P. F.-X. De Coen, arriva, en Amérique, et qu'il entreprit, pour s'initier à l'apostolat, un voyage dans le Kentucky, il retrouva partout les traces de ces travaux gigantesques. A son tour, le P. De Smet a exalté l'esprit de sacrifice, l'endurance, le courage, la piété, le zèle de l'ancien curé d'Everberg qu'il connaissait bien, puisqu'il lui devait sa vocation. En Nérincx se retrouvaient la sévérité, l'austérité, l'intransigeance, caractéristiques de beaucoup de membres de notre clergé vers la fin de l'ancien régime. Voici, dans une lettre à un ami, comment il souligne les vraies raisons de son départ pour l'Amérique. Il ne parvient pas, dit-il, à faire en Belgique « une vraie pénitence et de dignes satisfactions ». Il craint, s'il reste au pays, « le danger de sa propre défection » ou de sa perversion. Belle âme, pleine d'humilité dans son zèle!

Jusqu'à sa mort, Nérincx rêva d'abandonner à d'autres l'apostolat chez les Blancs afin de se dévouer exclusivement à l'instruction religieuse des sauvages, et son évêque ne parvint qu'à grand peine à empêcher cette limitation excessive de son rayonnement. D'ailleurs, d'autres Belges, gagnés par lui à la cause de l'évangé-

lisation de l'Amérique, seconderont son influence et ses projets.

Car, plus encore que l'apôtre du Kentucky, Nérincx est, pour nous, le recruteur de missionnaires. Il revint plusieurs fois en Belgique pour y chercher du renfort, particulièrement de 1815 à 1817, et encore en 1821. Antérieurement au premier de ces voyages, un certain nombre de Belges sont déjà partis pour les États-Unis dans un but apostolique. Il faut donner à leur sujet quelques détails. Ceux-ci permettront d'ailleurs de comprendre les relations étroites qui existèrent entre Nérincx et les Jésuites.

Carroll, premier évêque des États-Unis, avait appartenu à la Compagnie de Jésus avant sa suppression et il souhaitait vivement la voir rétablir dans son immense diocèse de Baltimore. Ce désir fut réalisé en juin 1805 et, dès l'année suivante, il remettait aux Pères le collège de Georgetown. A la petite communauté formée de la sorte se joignirent bientôt un certain nombre de jésuites belges.

La Compagnie, qui ne sera rétablie officiellement dans le monde entier qu'en 1814, existait en fait, vers 1805, bien ailleurs qu'aux États-Unis. En Hollande, par exemple, les résidences de Nimègue et d'Amsterdam avaient été conservées par d'anciens jésuites, et deux de ces Pères, Henri Fonteyne et Adam Beckers, réadmis d'abord dans la Compagnie, avaient été autorisés à recevoir dans ces maisons les sujets d'élite, Belges ou Hollandais, qui désireraient vivre suivant l'institut de Saint-Ignace. Mais ils devaient les envoyer à Dunabourg pour leur formation religieuse.

Le P. Général, Thaddée Brzozowski, élu en septembre 1805, exprime souvent dans ses lettres (inédites) au P. Fonteyne la conviction qu'il reste peu de place en Europe pour l'apostolat des jésuites. Mais l'Amérique du Nord s'ouvre largement à eux. Et le Supérieur conclut invariablement : « Envoyons donc aux États-Unis le plus grand nombre possible de nos religieux ».

Parmi les Belges qui furent ainsi choisis pour le ministère en Amérique, avant 1816, nous rencontrons surtout quatre Wallons et un Flamand. François Malevé et Jean Henry quittèrent le clergé séculier pour entrer au noviciat de Dunabourg. Jean-Guillaume Beschter, ancien curé-doyen de Luxembourg, fut reçu dans la Compagnie à Georgetown; il s'éteignit en 1842, à l'âge de

79 ans, après s'être dépensé à Lancaster, à Baltimore et dans différentes stations de la Pensylvanie et du Maryland et avoir même rempli quelque temps les fonctions de président de l'université de Georgetown.

Les deux Pères, dont il nous reste à parler, sont plus connus : Pierre Malou et Théodore de Theux.

Pierre Malou appartient à une famille aristocratique belge et est le grand père du ministre catholique et de l'évêque de Bruges. Sa carrière est des plus mouvementées. Il est échevin de la ville d'Ypres et chef des volontaires de la West-Flandre à la Révolution brabanconne. Chargé de défendre la cause de l'indépendance nationale à la barre de la Convention, il sent bientôt que le séjour en Belgique ne lui est plus possible sous le régime français et part pour l'Amérique. Cependant sa femme meurt à Hambourg. Alors, pénétré du néant des choses humaines, Pierre devient séminariste en Franconie, puis novice à Dunabourg. On est en 1804 et le nouveau jésuite a 54 ans. Il repart pour l'Amérique sept années plus tard. Aux États-Unis commence la période de sa vie la plus féconde, mais aussi la plus douloureuse. Curé de Saint-Pierre à New-York, Malou s'y dévoua de longues années. Mais il ne put s'entendre avec le second évêque de New-York, John Connolly, qui lui retira même toute juridiction. Pierre quitta alors la Compagnie. Après la mort de Connolly, il fut rétabli dans ses pouvoirs par Rome et reprit ses fonctions à New-York. Malheureusement il ne vécut plus que deux années († 1827). Pierre Malou fut un grand chrétien, un prêtre dévoué, un orateur de marque. Son caractère ne manquait pas d'originalité et se ressentait de sa vie légèrement aventureuse.

Comme tous les autres jésuites mentionnés jusqu'ici, Théodore de Theux de Meylandt avait appartenu d'abord au clergé séculier et avait même enseigné la théologie au grand séminaire de Liége. Depuis la fin de son noviciat au Maryland, en 1818, jusqu'à sa mort, en 1848, il se distingua dans l'enseignement, dans le saint ministère et surtout dans le gouvernement, comme maître des novices, recteur et supérieur des missions du Maryland et du Missouri. Pierre De Smet lui dut une partie de sa formation

religieuse. On s'accorde à voir en lui un des prêtres les plus remarquables cédés par la Belgique à l'Église des États-Unis.

Il est probable que de Theux a été gagné à la cause de l'Amérique par Nérincx. Mais il s'embarqua avant que l'apôtre du Kentucky, rentré au pays, n'eût lancé, en août 1816, son long et chaleureux appel en faveur des missions d'Amérique. Cette brochure a pour titre : *Aan mijne vrienden en bloedverwandten.* Elle détermina la vocation apostolique de bien des jeunes gens. Devenue presque introuvable aujourd'hui, elle mériterait d'être réimprimée.

Aux environs de Pâques 1817, l'apôtre du Kentucky emmène avec lui dix recrues, dont deux prêtres. Très attaché aux jésuites, il a reçu huit de ces volontaires comme candidats à la Compagnie et il les dirige, aussitôt après leur arrivée en Amérique, vers le noviciat de Georgetown. De leur nombre est Jacques Olivier Van de Velde, originaire de Lebbeke près de Termonde, et qui sera président de l'université de Saint-Louis, vice-provincial du Missouri, évêque de Chicago et de Natchez, dans l'État du Mississipi († 1855).

Encouragé par les heureux résultats de sa première expédition, Nérincx se décida à venir jeter une seconde fois ses filets dans la catholique Belgique. Par crainte du gouvernement hollandais, (on était alors en 1820), l'apôtre crut devoir agir dans le plus grand secret. Un jeune homme, qui n'avait pu l'accompagner en 1817, eut quelque peine à découvrir sa retraite. Ce fut surtout à Malines que se déclarèrent les vocations pour l'Amérique. Un professeur du petit séminaire, Pierre-Jean Verhaegen, de Haecht; quatre élèves du grand séminaire : Jean Baptiste Smedts, de Rotselaer; Félix Verreydt, de Diest; François de Maillet, de Bruxelles et Van Horzig de Hoogstraeten; deux élèves du petit séminaire : Josse Van Assche et Pierre De Smet, le futur apôtre des Montagnes-Rocheuses; enfin un prêtre du nom de Veulman, s'embarquèrent le 31 juillet 1821, à Amsterdam. Le mystère, dans lequel s'était fait le recrutement, avait aussi été gardé pour le départ : les futurs missionnaires n'avaient pas même averti leurs familles.

Le 6 octobre 1821, toutes ces recrues de Nérincx, à l'exception

de deux, Horzig et Veulman entraient au noviciat de la mission du Maryland qui avait été transporté à White-Marsch, près de Washington. Ils y furent accueillis par un autre Belge, le P. Van Quickenborne, que nous retrouverons plus tard. C'est lui qui devait leur ouvrir la voie de l'apostolat immédiat chez les païens.

2. Un collaborateur laïque des missions américaines : Pierre-Jean de Nef.

Si Nérincx est le grand recruteur des missionnaires belges pour les États-Unis, Pierre-Jean de Nef est leur grand protecteur, leur bienfaiteur, leur père. Il a d'ailleurs été le maître de plusieurs d'entre eux et il a, lui aussi, suscité bien des vocations.

La correspondance entre de Nef et les belges d'Amérique a dû être presque journalière; il vaudrait la peine de réunir ce qui en reste et de le livrer à l'impression. Car l'immense majorité des missionnaires lui écrivent, le tiennent au courant de leur apostolat auprès des Blancs et des Indiens, de leurs constructions d'églises, voire même des péripéties de la vie des communautés. On lui demande sans cesse de l'argent et toutes sortes de secours; et lui ne se lasse pas de donner, comme s'il était millionnaire. Il fut toujours trop généreux pour le devenir.

Pierre-Jean de Nef était né en 1774. Après la Révolution, il avait établi à Turnhout une fabrique de toiles, à la direction de laquelle il ajouta un commerce de vin. Ses relations d'affaires, surtout avec l'Espagne et la France, lui assurèrent des gains considérables qu'il dépensait au profit des missions.

Vers la fin du premier empire, De Nef joignit à ses occupations d'industriel et de commerçant, celle de maître et directeur d'école. Son collège d'humanités parvint à se maintenir malgré les tracasseries du gouvernement hollandais, et en dépit des arrêtés de 1825 qui condamnaient l'enseignement libre. De Nef, qui visait surtout à former des prêtres et des missionnaires, vit sortir de son école les religieux qui devaient ressusciter les abbayes de Bornhem, de Westmalle, de Val-Dieu, de Tongerloo, d'Averbode, de Parc. On nous assure qu'il prépara neuf départs pour les États-Unis,

entre 1811 et 1819, et qu'il forma cinq cents prêtres. Trois années après sa mort (1842), son institut, repris par les jésuites, devint le collège Saint-Joseph de Turnhout. Le général de la Compagnie, le P. Roothaan, appréciait les mérites et la prudence de cet homme au point qu'il l'avait autorisé à recevoir lui-même des novices pour la province de Missouri.

De Nef veut supporter seul les frais de voyage de ses anciens élèves partant pour l'Amérique. De 1832 à 1835, il distribue aux Pères des États-Unis 121.854 francs et consacre 35.000 francs à l'achat de calices, d'ornements liturgiques etc. Et ce ne sont là que deux exemples de sa générosité. Pour ne pas devoir y mettre un terme, il s'ingénie à trouver des ressources nouvelles. Une lettre inédite au P. Van Quickenborne nous dit leur nature : « Avec MM. De Boey, Lepaige et Proost d'Anvers, nous achetons des actions sur divers pays; s'il y a gain, une bonne partie est pour les missions d'Amérique; s'il y a perte c'est pour notre compte ». Quinze prêtres et quinze laïques entrent dans cette association de pieux spéculateurs. On nous permettra d'ajouter que De Nef, industriel, commerçant, maître et directeur d'école, bienfaiteur insigne des missions d'Amérique, fut aussi un ardent patriote. Il joua un rôle considérable dans les événements qui préparèrent la Révolution de 1830; il siégea au Congrès national, puis, jusqu'à sa mort, fit partie de la Chambre des Représentants.

3. Trois Précurseurs du P. De Smet chez des Indiens : Charles de la Croix, Léon Deseille, le P. Van Quickenborne.

Nérincx, De Nef, deux entraîneurs modèles ! Il en est d'autres : Ainsi, Mgr Dubourg, français d'origine et premier évêque de la Nouvelle-Orléans.

Après son sacre à Rome, ce prélat entreprit en France et en Belgique une tournée de recrutement apostolique. A son départ pour les États-Unis, en juillet 1817, il emmenait avec lui vingt-neuf aspirants missionnaires. Quatre d'entre eux appartenaient au diocèse de Gand : Léon-Raymond de Neckere, Constantin Maenhaut, David-Alexandre De Parcq et Charles De la Croix.

Le premier succédera, en 1829, à Mgr Dubourg, sur le siège de la Nouvelle-Orléans, mais pour mourir, déjà en 1833, âgé seulement de trente-cinq ans. Le second, Maenhaut, devenu curé de la cathédrale, puis vicaire-général à la Nouvelle-Orléans, viendra passer en Belgique ses dernières années et prendra place parmi les chanoines de Saint-Bavon († 1873). De Parcq travaillera, comme Nérincx, dans le Kentucky; enfin, le dernier, Charles De la Croix, est un de ces précurseurs du P. De Smet, auxquels nous consacrons le présent paragraphe.

Tandis que les anciennes missions des Espagnols et des Français chez les Indiens de l'Amérique du Nord avaient été reprises dès les débuts du XIX^e siècle par des prêtres séculiers (Richard, Badin, Dejean, etc.), ou des religieux (le rédemptoriste Sänderl et le franciscain Skolla), la Louisiane et le cours inférieur du Mississipi étaient restés sans apôtres depuis la suppression de la Compagnie de Jésus. Puis, lors de la création de l'évêché de la Nouvelle-Orléans, l'immense diocèse confié à Mgr Dubourg engloba presque tout le bassin du Mississipi jusqu'à Saint-Louis.

Or ce fut à un Belge, à Charles De la Croix, que revint l'honneur d'inaugurer au XIX^e siècle, sous la direction de Mgr Dubourg, la grande œuvre des missions de la Louisiane.

Il remplissait, en 1820, les fonctions d'aumônier au couvent du Sacré-Cœur établi par Madame Duchesne, à Florissant, non loin de Saint-Louis (Missouri), quand arrivèrent dans cette ville des chefs de la tribu des Osages. Ayant gardé le souvenir des Robes-Noires, ils venaient supplier l'évêque de la Louisiane de leur envoyer des missionnaires, comme jadis en avaient eu leurs ancêtres.

Charles De la Croix accepta la mission que lui proposa Mgr Dubourg. Deux fois il se rendit, sur les bords du Néosho. Des ministres protestants l'y avaient précédé. Accueillis d'abord favorablement parce qu'on les prenait pour des prêtres catholiques, les prédicants, en 1820, ne jouissaient plus de la confiance des Indiens. Charles De la Croix, parti de Florissant, chevaucha douze jours avant d'arriver au premier village des Osages. Il y visita toutes les cabanes. Puis, conduit par le Grand Chef et ses

principaux officiers, il gagna d'autres agglomérations. Une fièvre brûlante l'obligea à quitter les Peaux-Rouges qui l'avaient si bien reçu et à qui il avait montré tant d'attachement. Nous le retrouvons alors curé dans la Basse-Louisiane. Mais il dut rentrer en Belgique, d'abord en 1829, puis définitivement en 1833. En 1865, quatre années avant sa mort, il recevait une longue lettre du P. De Smet. Le missionnaire des Montagnes Rocheuses y rappelle les solitudes jadis parcourues par son prédécesseur et devenues depuis lors l'État du Kansas. On y compte maintenant, dit-il vingt prêtres, vingt-cinq églises, trente-cinq stations; il donne aussi à De la Croix des nouvelles de la mission des Osages qui prospère toujours; mais il gémit sur le sort de ces pauvres Indiens, entourés et harcelés par les Blancs, disparaissant à leur approche comme la neige se fond au soleil, et ne devant attendre d'eux que la dépravation.

De ces deux courses rapides de Charles De la Croix chez les Osages, rapprochons l'apostolat plus prolongé, malheureusement trop court encore, d'un autre prêtre séculier belge, de Léon Deseille, chez les Pottowatomies. Vers 1830, cette tribu habitait les deux rives du lac Michigan, dans les territoires du Viskonsin, de l'Illinois, d'Indiana et de Michigan. Les missions catholiques y avaient été reprises à cette date par Frédéric Rézé, plus tard premier évêque de Détroit (1833-1837), et par Étienne Badin. A ce dernier succéda Léon Deseille, originaire de Sleydingue, et parti en 1832, à l'âge de trente-sept ans, pour les États-Unis. Comme De la Croix chez les Osages, Deseille devait trouver chez les Pottowatomies d'excellentes dispositions. Mais tandis que le premier de ces apôtres s'était présenté à une tribu entièrement païenne, où il ne lui fut donné de conférer que fort peu de baptêmes, le second, en 1835, pouvait déjà compter, dans les cinquante villages des Pottowatomies, quelque 700 chrétiens très fervents, parmi lesquels se distinguait le fameux chef Pokegann.

Deseille s'établit chez eux, au village de Pokegann, et y résida trois ou quatre ans. Son apostolat ne nous est guère connu que par un petit nombre de lettres publiées dans les *Annales de la Propagation de la Foi*. Elles décrivent les bandes de sauvages

venant de très loin trouver le missionnaire pour se faire instruire, promettant de renoncer à la boisson et aux superstitions, lui offrant de bâtir chez eux des églises, le suppliant de ne pas les abandonner. Un jour, des Peaux-Rouges lui amenèrent une petite fille gravement malade. Comme, en route, celle-ci ne donnait plus signe de vie, son père avait fait agenouiller près d'elle ses deux autres enfants déjà baptisés. A la prière de ces âmes innocentes, « la petite morte », commença, nous dit-on, « à bouger et à ouvrir les yeux ».

De Pokegann l'apôtre rayonnait dans les villages environnants. Ainsi à Chitehakos, près de la rivière Tippecanoë. « Je suis resté dix jours, écrit-il en 1835, dans cette mission de Tippecanoë. Dans cet intervalle, j'ai baptisé 43 adultes; une trentaine, déjà baptisés l'an dernier, ont fait leur première communion ».

Cependant le gouvernement américain avait décidé de transporter les Peaux-Rouges à l'Ouest du Missouri et de l'Arkansas. Deux bandes de Pottowatomies s'étaient déjà fixées en 1836 dans le district légal. « La troisième, presque toute chrétienne, ne voulant pas quitter les lieux où elle avait reçu l'Évangile, effrayée par la perspective d'un séjour lointain où elle serait peut-être privée des secours de la religion, avait sollicité une exception à la mesure générale; et, dans l'attente d'une décision favorable, ces sauvages, qui n'en avaient guère plus que le nom, se maintenaient tranquilles à une extrémité du diocèse de Vincennes, administrée depuis quelque temps par le Révérend M. Deseille ». Tels sont les termes d'une lettre du missionnaire. Nous avons aussi une lettre de Deseille à sa mère, un mois et demi avant sa mort, le 9 août 1837 : les Pottowatomies chrétiens ne voulant pas partir pour le Mississipi et ayant pris la résolution de passer au Canada, le dévoué missionnaire s'y déclarait prêt à les suivre partout où la Providence les conduirait.

La Providence devait les mener de l'autre côté du Mississipi. Mais elle ne permettrait pas au pasteur d'y accompagner son troupeau. Usé par le travail et les chaleurs excessives, Deseille se sentit bientôt réduit à toute extrémité. Il essaya vainement d'obtenir un prêtre pour l'assister. « Une des nuits qui précé-

dèrent sa mort, écrit son successeur, M. Petit, il se leva de son lit, et, avec l'aide de deux hommes qui le veillaient et enveloppé de couvertures, il passa dans une chambre voisine qui lui servait de chapelle et où était le Saint-Sacrement réservé pour les malades; là, après avoir adoré pendant un certain temps, il se communia lui-même, puis revint se coucher ».

Le même récit contient des détails touchants sur les dernières heures du missionnaire, ses funérailles, la manière dont les Indiens prièrent pour lui, veillèrent auprès du cadavre et l'enterrèrent.

Le troisième des précurseurs du P. De Smet, le P. Van Quickenborne, mérite de retenir plus longuement notre attention. Déjà supérieur à ses deux compatriotes, De La Croix et Deseille, par les résultats de son apostolat personnel, il reçut en outre la charge de former et de diriger les missionnaires.

Lui aussi appartenait au diocèse de Gand. Il naquit à Peteghem, le 21 janvier 1788, fit d'abord partie du clergé séculier et entra dans la Compagnie en 1815. A la fin de son noviciat, il obtint l'autorisation de partir pour l'Amérique. Il fut successivement maître des novices, supérieur, missionnaire, fondateur de l'université de Saint-Louis, et mourut en 1837.

Le 11 avril 1823, une caravane de douze jésuites quittait la maison de White-Marsch. Ils étaient tous Belges, à l'exception d'un seul. A leur tête, le P. Van Quickenborne, supérieur et maître des novices; dans le groupe Pierre De Smet. Après un voyage d'un mois et demi, ils vinrent occuper, à Florissant, au nord de Saint-Louis, une propriété mise à leur disposition par Mgr Dubourg et qui serait le séminaire des missions du Missouri. Comme le Missouri relevait de son immense diocèse, Mgr Dubourg avait, le 9 mars 1823, conclu avec les jésuites un contrat qui confiait à ceux-ci le soin exclusif des missions établies ou à établir dans cette région; juridiction leur était donnée sur les Blancs et sur les Indiens. De leur côté, les Pères s'engageaient à établir aussitôt à Florissant le séminaire des missions avec un personnel déterminé.

Préposés aux besoins spirituels des catholiques établis à

Florissant et à Saint-Charles, chargés depuis 1824 du collège, puis de l'université de Saint-Louis, les jésuites venus de White-Marsch ne purent pas commencer aussi vite que l'eût désiré le P. Van Quickenborne les travaux de la mission indigène. Cependant, dès 1824, une école était ouverte pour les Indiens à Florissant et les Dames du Sacré-Cœur en fondaient, peu après, une autre pour les Indiennes. Ces établissements prospérèrent jusqu'en 1830. Le P. Van Quickenborne avait fait adopter par le Président des États-Unis et par le R. P. Général de la Compagnie un vaste plan qui consistait à acheter dans l'État du Missouri 6.000 acres de terrains pour 240 familles. On y établirait des jeunes gens élevés à l'école des Pères et mariés, autant que possible, avec d'anciennes élèves des religieuses. On y laisserait deux missionnaires et on bâtirait, au centre de la réduction, une église et un presbytère. Le manque de ressources de la mission, le caractère inconstant des Indiens, mais surtout la politique envahissante du gouvernement vis-à-vis des Peaux-Rouges ne permirent malheureusement pas la mise à exécution de cet audacieux projet.

Nous retrouverons plus loin quelques-uns des missionnaires formés par le P. Van Quickenborne à Florissant. Suivons-le maintenant dans ses expéditions apostoliques. Elles nous sont connues par ses longues lettres, qu'ont publiées les *Annales de la Propagation de la Foi*. Quelques détails seulement glanés de-ci de-là.

Van Quickenborne fit deux visites aux Osages du Kansas, en 1827 et 1828. Comme Charles De la Croix, il fut bien reçu par cette peuplade et baptisa un certain nombre de païens, notamment sur la rivière Osage, et sur les rives du Néosho. En contact avec des ministres presbytériens, le jésuite constata une fois de plus la préférence des indigènes pour les Robes-Noires.

Les deux plus grandes missions du Père se placent en 1835 et 1836, peu de temps avant sa mort; à cette époque le P. de Theux lui avait déjà succédé dans les fonctions de supérieur de la mission du Missouri.

Quickenborne avait conçu le dessein de visiter les peuplades transportées par le Gouvernement à l'Ouest du Missouri et parti-

culièrement, les Shawanons, les Délawares, les Péorias, les Khaskaskias, les Wéas, les Piankaskaws, les Kickapoos et les Pottowatomies émigrés du Nord. Il partit le 20 juin. En territoire indien, le premier homme et les premières femmes qu'il rencontra étaient catholiques, mais privés depuis de longues années de tout secours religieux. L'Indien fit au missionnaire ces confidences : « J'ai été baptisé par un prêtre catholique, ainsi que ma femme. Je suis Shawanon et elle est Wyandotte; mais comme, depuis notre émigration, nous n'avons plus vu de prêtres, nous sommes allés et nous allons encore aux prêches méthodistes ». Les autres femmes rencontrées d'abord par le Père appartenaient à la tribu des Kaskaskias, évangélisée par les anciens jésuites. Leurs maris se mirent à faire le signe de la croix. Ils n'avaient jamais voulu laisser baptiser leurs enfants par les méthodistes mais étaient retombés dans l'ivrognerie et toutes sortes de vices. Aussi leur tribu était-elle presque anéantie. Il en était de même des Péorias tribu voisine. Les Wéas et les Piankaskaws, faibles restes des nations belliqueuses habitant jadis les États de l'Indiana et de l'Ohio, évangélisées elles aussi par les jésuites, avaient également conservé l'usage du signe de la croix.

Mais le P. Van Quickenborne avait hâte d'arriver chez les Kickapoos. Là dominait à ce moment un prophète fameux. Il se rendit chez le missionnaire et engagea la discussion avec lui. Le devin finit par s'avouer vaincu et promit même — était-il sincère ? — de devenir chrétien si les gens de sa tribu recevaient le baptême. Le grand chef était absent mais ne tarda pas à revenir. Il posa au missionnaire cette question : « Avez-vous une femme ? » Van Quickenborne répondit que les prêtres catholiques ne se mariaient point et étaient véritablement des *Robes-Noires*. Après avoir demandé l'avis de son conseil, le grand chef sollicita l'établissement d'un poste fixe chez les Kickapoos.

Quelque temps après, le Père rencontra une délégation des Pottowatomies qu'évangélisait alors Deseille; ils venaient visiter les nouvelles terres que le gouvernement mettait à leur disposition, un peu au sud des Kickapoos. Ces pauvres gens supplièrent le jésuite de leur assurer dans leur réduction nouvelle le ministère

d'un prêtre catholique. Une autre partie de la même tribu, déjà fixée au Nord des Kickapoos, mais encore païenne, aspirait tout aussi ardemment à l'instruction religieuse.

Van Quickenborne écrivit à Washington et obtint l'autorisation d'établir une mission chez les Kickapoos.

En mai de l'année suivante, accompagné d'un jésuite hollandais, le P. Hoecken, et de deux frères coadjuteurs, il revint dans ces pays sauvages. Malheureusement, des difficultés créées par les agents du gouvernement, la maladie du P. Van Quickenborne et le bruit d'une invasion imminente des Sioux retardèrent les travaux. Pendant quinze jours, tandis qu'ils faisaient leur retraite, les Pères, suivant la coutume de la tribu et pour être moins incommodés par la chaleur, laissèrent ouverte la porte de leur hutte. Les Kickapoos entraient, s'asseyaient, regardaient les Pères en méditation, et puis sortaient sans avoir prononcé une seule parole.

On choisit, pour établir la mission, un endroit situé sur la rivière Salt-Creek, près du fort américain Leavenworth, à 400 pas du Missouri. Le poste central était ainsi à une distance respectivement de 30 à 150 milles des principaux peuples à évangéliser. Partant du Salt-Creek, Van Quickenborne visita d'abord les peuplades chez lesquelles il s'était déjà rendu l'année précédente, puis les Kaskaskias et les Péorias. Tous les hommes d'un certain âge y étaient baptisés dans l'Église catholique, mais les Péorias, privés de prêtres, avaient embrassé le protestantisme et il en était de même de la plupart des Kaskaskias. Les principaux chefs Péorias vinrent confesser leur faute au missionnaire; mais ils se déclarèrent incapables de persévérer dans la vraie foi si une Robe Noire ne s'établissait point parmi eux.

La méthode à suivre par les Pères dans ces régions était sensiblement différente de celle qui avait été jadis préconisée par Van Quickenborne. A quoi eût-il servi maintenant d'acheter des terres, d'établir des réductions chrétiennes, d'y attirer les sauvages, puisque chaque tribu occupait un *Territoire Indien* (Oklahama, dans leur langue) nettement circonscrit par le Gouvernement? Il suffisait donc de fonder des postes de mission au milieu de ces réserves et d'y fixer un ou plusieurs missionnaires. Malheureu-

sement presque partout les Robes-Noires avaient été devancées par les protestants, le plus souvent par des méthodistes.

Le Père Van Quickenborne visita également, à environ 40 milles du Salt-Creek, douze familles descendues des Montagnes Rocheuses. Il apprit d'elles que les Têtes-Plates, les Algonquins, les Iroquois comptaient encore des catholiques et avaient retenu des coutumes chrétiennes. Le Père s'offrit à partir pour les Montagnes Rocheuses et se mit en devoir d'apprendre la langue algonquine, intelligible par beaucoup de tribus.

Tels étaient ses desseins lorsque Dieu l'arrêta dans son travail. Le P. de Theux, visitant ses missionnaires, trouva le P. Van Quickenborne si affaibli qu'il le fit rentrer à Saint-Louis. Quelque temps encore l'apôtre put reprendre le saint ministère à la petite paroisse de Saint-François, Portage des Sioux, sur le Mississipi. Mais une attaque de fièvre bilieuse l'emporta bientôt. Il mourut le 17 août 1837. Il n'avait pas encore cinquante ans.

« Premier supérieur de son ordre dans l'Ouest, a écrit J. G. Shea, l'historien des missions américaines, il avait rétabli les missions des jésuites parmi les tribus indiennes..... Au Père Van Quickenborne fondateur de la vice-province du Missouri et de ses missions indiennes, on a fait trop peu d'honneur (*too little honor has been paid*). Son nom est presque inconnu et cependant bien peu ont contribué plus que lui à l'éducation des Blancs, à la civilisation des Peaux-Rouges et à la sanctification de tous ». Et le P. Ponziglione, missionnaire lui aussi chez les Osages, écrivait en 1894 : « Tandis que le Père De Smet a généralement voyagé avec des compagnies américaines bien équipées, le P. Van Quickenborne dut aller son chemin pendant plusieurs années par toutes sortes de privations et de contrariétés, jusqu'à ce qu'il tombât, noble victime de son zèle infatigable. Il a ouvert la voie à la civilisation chrétienne » dans les États actuels de Kansas et d'Oklahama.

Son œuvre, heureusement, sera poursuivie après sa mort par le P. De Smet et ses collaborateurs. Dès 1838, celui-ci commençait, par l'évangélisation des Pottowatomies, la série des grands travaux apostoliques qui allaient immortaliser son nom.

4. *Le contingent apostolique belge aux États-Unis vers 1840.*

Un relevé de l'année 1838 établit ainsi la composition du clergé aux États-Unis : 18 évêques et 430 prêtres, dont 98 Français, 132 Irlandais, 82 Américains, et 41 Belges. Mais il ne s'agit là sans doute que des curés et des vicaires.

Que devient ce contingent quand on tient compte du personnel ecclésiastique et religieux venu de Belgique, aux environs de 1840 ?

Voici d'abord les religieuses. Elles appartiennent à plusieurs ordres ou congrégations, et l'on compte même parmi elles des Pauvres-Claires. Celles-ci fondèrent, en 1828, un couvent et une école à Pittsburgh, dans le diocèse de Philadelphie, puis à Détroit. Mais nous nous bornerons à résumer l'histoire missionnaire de deux congrégations d'origine belge. C'est sous le gouvernement de leur troisième supérieure générale (1838-1842) que les Sœurs de Notre-Dame de Namur s'établirent pour la première fois en Amérique. Au cours d'un voyage en Belgique, l'évêque de Cincinnatti, Mgr Purcell (1834-1843), s'était déclaré ravi de leur méthode d'enseignement. Sur sa demande, huit sœurs s'embarquèrent à Anvers, en 1840. L'exemple de cet évêque fut bientôt suivi par d'autres, notamment par Mgr Blanchet, vicaire apostolique de l'Orégon, qui, après une visite en Belgique, s'embarqua à Brest, le 22 février 1847, avec sept Sœurs de Notre-Dame.

Les Sœurs de Sainte-Marie, dont la maison-mère se trouve également à Namur, partirent plus tard pour les États-Unis. Leur première fondation, à Lockport, dans le diocèse de Buffalo, date de 1863.

Parmi les religieux belges fixés en Amérique, vers le milieu du XIX^e^ siècle, les rédemptoristes et les jésuites sont le grand nombre.

En 1828, Mgr Rézé, vicaire général de Mgr Fenwick, évêque de Cincinnatti, avait obtenu du P. Passerat, vicaire général des Rédemptoristes transalpins, quelques religieux de cette Congrégation. Les Pères ne partirent qu'en 1832 et ne purent s'établir qu'en 1839 à Pittsburg. Mais, entre 1839 et 1850, nous voyons

s'épanouir les communautés de Rochester, Détroit, Baltimore, Philadelphie, New-York, Monroë, Sainte-Marie en Pensylvanie, Buffalo, Nouvelle-Orléans, Cumberland. Le 16 novembre 1844, un décret du Saint-Siège avait rattaché les maisons des Rédemptoristes d'Amérique à la province belge. Cet état de choses dura jusqu'en 1850.

Plusieurs religieux avaient été envoyés en Amérique bien auparavant. Ainsi le P. Cartuyvels, le P. Gillet, le P. Charles de Landtsheere, mort de la peste en 1852, en soignant les pestiférés, et, le plus célèbre, le P. Mathias de Poislevache.

Ce dernier, originaire d'Eben-Emael, dans le Limbourg, partit pour les États-Unis en 1843. Il résida jusqu'à sa mort (1848) à Monroë, dans le diocèse de Détroit. Son confessionnal était des plus fréquentés; de même qu'autrefois à Bruges et à Tournai, les âmes en grand nombre recouraient à ses conseils. Encore de nos jours, il est honoré en Amérique comme un des plus saints membres de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur.

Par leur nombre et par l'importance de leurs établissements aux États-Unis, les jésuites belges dépassent, vers 1840, tous les autres religieux venus de la mère-patrie.

De 1837 à 1842, le catalogue de la mission, puis de la vice-province du Missouri, figure en appendice de celui de la province belge. En 1842, on y énumère les maisons suivantes : le collège (université) de Saint-Louis, le collège de Saint-Charles à Grand-Coteau (Louisiane), le collège Saint-François-Xavier à Cincinnatti (Ohio), la maison de probation de Saint-Stanislas (Florissant), la résidence de Saint-Francois d'Assise à Portage des Sioux, la résidence de Saint-François de Borgia à Washington, celle de Saint-Joseph à la Nouvelle-Westphalie, celle de Saint-Michel à la Louisiane, et les missions des Pottowatomies et des Têtes-Plates. Le personnel, de cent-treize jésuites, comprend au moins une quarantaine de Belges. Ceux-ci se trouvent répartis un peu partout : prêtres des paroisses, professeurs et surveillants de collèges, missionnaires chez les Indiens, présidents d'universités et supérieurs des maisons religieuses... Chose remarquable, ces derniers sont tous Belges, à deux exceptions près.

En parcourant les noms de ces religieux on retrouve bien des recrues de Nérincx et de De Nef. Nous en connaissons déjà plusieurs. Voici un dernier exemple : le P. Hélias d'Huddeghem.

Gagné aux missions américaines, en 1816, par l'apôtre du Kentucky, le P. Hélias entra au noviciat l'année suivante; son départ pour les États-Unis n'est que de 1833. Ses supérieurs lui confièrent d'abord la population catholique, d'origine allemande, de Conewago, en Pensylvanie. A partir de 1838, le P. Verhaegen, alors supérieur de la mission du Missouri, le mit à la tête de dix-huit stations disséminées sur une étendue de près de cinquante lieues dans le Missouri central, et habitées par des Français, des Allemands et des Irlandais. Le jésuite choisit comme centre de son activité un pauvre hameau, récemment fondé par des émigrants venus d'Allemagne, et dont il fit la ville de Nouvelle-Westphalie. C'est ici qu'il inaugura cette méthode qu'il suivit dans toutes ses autres créations, établissant un groupe de catholiques de même nationalité dans une contrée fertile; y appelant des artisans des diverses spécialités; bâtissant une école et une église; cédant la terre aux habitants à des conditions avantageuses, et devenant ainsi le fondateur de plusieurs localités importantes. Cet ouvrier infatigable mourut en 1874.

En dehors des jésuites et des rédemptoristes, plusieurs prêtres du clergé séculier continuent, vers 1840, à se laisser tenter par l'apostolat en Amérique. Mais ils semblent moins nombreux qu'avant 1830, et nous avons peu de détails à leur sujet. L'un d'entre eux, Jean De Bruyne, s'était embarqué, en 1833, avec un de ses confrères et onze ouvriers ou artisans. Ils établirent dans le diocèse de Détroit le collège de Saint-Philippe de Néri. De Bruyne en fut le premier président. Il mourut, vicaire général de l'évêché, en 1837.

Déjà une lettre adressée à De Nef, le 19 avril 1828, lui donnait des nouvelles d'un groupe de quatorze personnes qui se dirigeaient vers l'Amérique. Parmi elles, des prêtres de la mission, un dominicain et deux béguines... Bien des départs analogues, nous l'avons vu, durent réjouir le cœur de cet obscur apôtre laïque aux initiatives hardies, au geste prodigue, à l'âme vaste comme

le monde. Mais voici la plus pure des gloires missionnaires de cette épopée : le P. De Smet.

5. *Le Père De Smet et ses collaborateurs. Missions du Missouri et de l'Orégon* (1838-1878.)

Le récit des expéditions apostoliques de MM. De la Croix et Deseille et du P. Van Quickenborne nous a menés jusqu'à l'année 1837. De 1838 à 1873, l'histoire des missions du Missouri et de l'Orégon ne se confond pas toujours avec celle du P. De Smet. Aussi, conformément à notre plan, nous nous efforcerons de mettre en un relief spécial les mérites de ses collaborateurs. Mais ce grand apôtre attire naturellement les regards plus que tout autre. Quel missionnaire des États-Unis eut une vie aussi mouvementée et aussi féconde ? Ses lettres, nombreuses, détaillées, instructives, vivantes, enthousiastes, souvent pleines de poésie, ont été impatiemment attendues, avidement lues et relues. Et, comme le remarque un auteur américain, les noms des tribus indiennes qu'il évangélise, étaient devenus plus familiers en Belgique et en France qu'aux États-Unis eux-mêmes.

Nous savons déjà que Pierre De Smet, né à Termonde, le 30 janvier 1801, s'embarqua pour l'Amérique en 1821 et qu'il fit partie, en 1823, de la petite troupe chargée d'aller fonder Florissant. En 1828, il dirige l'école indienne de cette localité. De 1830 à 1833, nous le trouvons professeur à Saint-Louis (Missouri). A cette dernière date, il rentre en Europe afin d'y recueillir des aumônes, d'y recruter des missionnaires et d'y défendre un projet qui n'aboutira pas : la réunion du Missouri à la province belge de la Compagnie de Jésus. Il passe alors par diverses épreuves : une maladie grave ne lui laisse plus aucun espoir de retourner aux États-Unis. Découragé, il sort de la Compagnie. Mais il y rentre et, sa santé à peine rétablie, obtient de repartir pour l'Amérique, en 1837. En 1838, il est envoyé chez les Pottowatomies.

On se souvient qu'une fraction encore païenne de cette tribu s'était fixée au Nord des Kickapoos. Elle occupait un endroit

nommé Council Bluffs, non loin du confluent du Missouri et de la Nébraska. Le P. Verhaegen, supérieur de la mission, chargea le P. De Smet et le P. Verreydt de leur prêcher la foi. De Smet séjourna deux années entières chez les Pottowatomies. Cependant, malgré les quelque trois cents baptêmes qu'il conféra, malgré la douceur et les mœurs paisibles de cette tribu, il n'attendait pas beaucoup d'elle. Son ministère, en effet, se trouvait sans cesse entravé par l'ivrognerie de ces malheureux auxquels des Blancs, en dépit de toutes les lois, faisaient parvenir des cargaisons de whisky. C'est alors qu'il se rendit à douze jours de Council Bluffs, chez les terribles Sioux, ennemis mortels des Pottowatomies, et les décida à enterrer leurs hâches de guerre.

De Smet fut remplacé à Council Bluffs par un Hollandais, le P. Ch. Hoeken. En 1841, le centre de la mission des Pottowatomies dut être transporté plus au sud, sur l'autre rive du Missouri, à Sugar-Creek, dans le Kansas, où étaient arrivés depuis quelque temps les Pottowatomies évangélisés par M. Deseille et par M. Petit. Enfin la mission des Kickapoos elle-même, fondée par le P. Van Quickenborne, fusionna avec celle des Pottowatomies de Sugar-Creek.

En 1848, nouveau refoulement de cette malheureuse tribu par les Américains. Elle dut se retirer plus à l'Ouest, sur le Kansas. Les Pères se décidèrent à l'accompagner. A cette mission de Sainte-Marie se dévouèrent plusieurs Belges, en particulier les PP. Verreydt, Duerinck et De Coene. Le P. Duerinck surtout, originaire de Saint-Gilles-lez-Termonde et cousin du P. De Smet, fit preuve d'un dévouement inlassable en faveur de ces Indiens et se constitua, à l'occasion, leur énergique défenseur. Il périt d'une manière tragique, en 1859, au cours d'un voyage sur le Missouri.

Les *Lettres Annuelles* de cette mission sont pleines d'intérêt. Les Pères évangélisent 3.500 Pottowatomies, disséminés sur un espace de trente mille carrés, et dont quinze cents environ ont reçu le baptême vers 1851. On signale souvent des conversions touchantes. Chez les fidèles de Sainte-Marie, une ferveur admi-

rable; ils se distinguent par leur chasteté et leur esprit de foi. Mais toujours il faut lutter contre le penchant à l'ivrognerie et il est difficile d'attacher ces sauvages à la terre.

On se souvient d'une autre peuplade indienne évangélisée par De la Croix et Van Quickenborne : celle des Osages. Bien que le P. De Smet se soit moins occupé d'elle que d'autres tribus, il convient de lui consacrer quelques lignes, et de saluer en passant un de ses apôtres venu de Belgique.

La Mission du bienheureux François-Régis sur le Néosho, dans le Kansas, avait été fondée en 1847, à la demande du Gouvernement, ou plutôt à celle des Osages eux-mêmes qui ne voulaient plus des Protestants et réclamaient les Robes-Noires. On n'est pas d'accord sur le nombre d'âmes qu'elle comptait vers 1850. Les appréciations varient de 5.000 à 7.000. Cette tribu avait conservé, malgré le voisinage des Blancs, la vie et les habitudes sauvages. On nous les représente, la tête entièrement rasée, excepté le toupet, la figure bariolée de rouge, de noir et de blanc, les oreilles d'une prodigieuse longueur et surchargées de coquillages ou de griffes d'ours. Une couverture était leur seul vêtement, la chasse au buffle ou au chevreuil leur unique occupation, et le produit de cette chasse, avec un peu de maïs, leur suffisait comme nourriture. Malheureusement ces Osages, pourtant si conservateurs dans leurs coutumes barbares, adoptaient vite, à en croire le P. De Smet, tous les vices des Blancs. Malheureusement aussi les villages de ces Indiens s'espaçaient à de grandes distances, parfois jusqu'à 70 milles. Et d'autres peuplades, encore plus éloignées — à deux cents milles du centre — réclamaient le secours des Pères de la mission.

Chez les Osages on vit se dévouer, à l'époque qui nous occupe, le P. Schoenmachers, Hollandais, et le P. Bax, un Belge.

Le P. Bax était originaire de Weelde, près de Turnhout. Il ne passa que cinq années chez les Osages mais y laissa un profond souvenir. On l'appelait chez les Indiens : « le Père qui est tout cœur ». Grâce à ses connaissances en médecine, il put sauver de la mort un grand nombre d'indigènes pendant une violente épidémie de petite vérole. Saisi lui-même par la maladie, il

succomba à l'âge de 33 ans, le 5 août 1852. On dit qu'il avait baptisé plus de deux mille sauvages et ramené à la foi un grand nombre de métis jadis catholiques, mais que des prédicants avaient gagnés au protestantisme.

Tandis que ses confrères, dont nous venons de citer les noms, se dévouaient chez les Pottowatomies et chez les Osages, le P. De Smet, réalisant ce qu'avait souhaité si ardemment le P. Van Quickenborne, entreprenait ses grandes expéditions apostoliques aux Montagnes Rocheuses.

Il commença par les Têtes-Plates. Instruits de la foi chrétienne par un Iroquois, le « *vieil Ignace* », ces sauvages envoyèrent jusqu'à quatre députations à Saint-Louis pour demander des Robes-Noires. La troisième fut massacrée par les Sioux. A la suite de la quatrième, le P. De Smet partit, guidé par le « *jeune Ignace* » (27 mars 1840). Ce voyage de reconnaissance de 2000 lieues, dura neuf mois. Le Père goûta alors les plus douces joies de sa vie apostolique. Arrivé aux Montagnes Rocheuses par la Nébraska et la Rivière Verte, il les remonta vers le Nord et revint par le Yellowstone et le Missouri. Il s'était ainsi mis en contact avec plusieurs peuplades, principalement avec les Têtes-Plates, les Pends d'Oreilles et les Nez-Percés.

L'année suivante, il se remet en route, accompagné cette fois de deux autres Pères et de trois frères coadjuteurs, dont deux Belges, G. Claessens et Ch. Huet. C'est alors que fut fondée chez les Têtes-Plates la mission de Sainte-Marie qui obtint vite des résultats surprenants. De Sainte-Marie, De Smet dut entreprendre deux longues expéditions, d'abord au fort Colville, à trois cents milles environ au Nord-Ouest, pour s'y approvisionner en semences, outils, etc., et pour visiter la tribu des Kalispels, alliés aux Pends d'Oreilles; ensuite, au printemps de 1842, au Fort Vancouver, à un millier de milles de Sainte-Marie. Dans ce dernier voyage, il visita les Cœurs d'Alène, dont il ne se sépara que « l'âme déchirée de regrets ».

Aprés un retour en Europe (1843-1844), d'où il revint avec des missionnaires et six sœurs de Notre-Dame, De Smet reprit ce rôle d'initiateur qui le caractérise. Pendant les derniers mois

de 1844, en 1845, en 1846, il passe chez les Kalispels, les Cœurs d'Alène, les Chaudières, les Okinaganes, les Sinpoils, les Zingomènes, les Arcs-à-Plats, les Kostinais; il recherche aussi et il découvre les Pieds-Noirs, la plus sauvage tribu des Montagnes Rocheuses et qui menaçait particulièrement les Têtes-Plates.

En dehors de la mission de Sainte-Marie, naissent à cette époque en territoire indien d'autres centres importants, comme le Sacré-Cœur chez les Cœurs d'Alène, Saint-François-Xavier sur le Willamette, Saint-Ignace chez les Kalispels, Saint-Paul de Colville sur le Columbia, Saint-Pierre chez les Pieds-Noirs. Ainsi s'organisent les missions de l'Orégon, nom qui s'applique alors aux immenses régions comprises entre les Montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique. Là se dévoueront bien des missionnaires. A côté d'Italiens comme les Pères Ravalli, Accolti, Nobili, Mengarini, à côté du P. A. Hoecken, hollandais, et d'un Suisse, le P. Joset, on trouve plusieurs Belges, par exemple les PP. Pierre De Vos, Aloys Vercruysse, Louis Van Gorp, François-Xavier Kuppens et les frères coadjuteurs Guillaume Claessens et François Huybrechts.

Malheureusement, chez les Sioux, la plus puissante et la plus belliqueuse de ces peuplades indiennes, le P. De Smet ne pourra jamais établir de poste fixe, en dépit des visites qu'il leur fera, des baptêmes qu'il y conférera, des succès qu'il y remportera.

Les vingt-deux dernières années de la vie du grand missionnaire nous apparaissent assez différentes du début, c'est-à-dire des années que nous venons de résumer, 1838-1848. Car le voici, en 1849, procureur des missions du Missouri et compagnon du Vice-Provincial. Absorbé ainsi par diverses besognes administratives, c'est en 1862 seulement que, débarrassé de la seconde de ces fonctions, il pourra reprendre ses visites annuelles aux tribus indiennes : Pieds-Noirs, Corbeaux, Assiniboines, Gros-Ventres, Mandants, Aricaras, Têtes-Plates, Cœurs d'Alène.

Après 1848, son crédit auprès du Gouvernement et l'attachement que lui ont voué les Peaux-Rouges le forcent également à intervenir en pacificateur dans des conflits et des révoltes. Ainsi, au fort Laramie, en 1851, dans l'Orégon, en 1858 et 1859, au

bord du Missouri, en 1867, au camp de Sitting-Bull, en 1868. Dans cette dernière circonstance surtout s'affirma son prestige. Seul Blanc, il parvient à pénétrer chez le terrible Taureau-Assis, Sitting-Bull, et à négocier avec lui.

Le P. De Smet passa à Saint-Louis les derniers mois de sa vie et mourut le 23 mars 1873.

Ceux qui l'ont connu, ont conservé le vivant souvenir de cette belle et intelligente figure de vieillard, encadrée de longs cheveux blancs. Ils se souviennent surtout de sa bonté, de sa simplicité, de sa bonne humeur, du charme de sa conversation. Ses supérieurs lui ont adressé parfois des reproches. Ils ont douté de sa prudence, de sa piété, de son esprit de pauvreté. Ils ont cru exagérés ses rapports sur les missions des Montagnes Rocheuses. Ils n'ont pas compris ses courses perpétuelles d'une tribu de sauvages à l'autre. Telle lettre du R. P. Roothaan au Provincial de Belgique paraît bien dure pour le grand missionnaire. Celui-ci, sans doute, eut des défauts; encore ne faut-il pas les isoler, sous peine de défigurer les qualités éminentes qui en étaient peut-être soulignées davantage. Son esprit de foi, son obéissance, son attachement sincère à l'Église et à son ordre, son désintéressement, son zèle apostolique ne peuvent être contestés. Il convient surtout de ne pas oublier son œuvre gigantesque, les immenses régions ouvertes au christianisme, l'influence prestigieuse exercée sur les Peaux-Rouges, l'amour qu'il leur témoigna, l'énergie avec laquelle il les défendit. Si l'évangélisation et le travail de civilisation chez les sauvages du Nord de l'Amérique n'ont pas produit tout ce que les missionnaires en escomptaient, cela tient à de multiples causes sur lesquelles nous ne pouvons insister ici : migrations perpétuelles imposées à ces déracinés; cruautés révoltantes de certains Blancs à leur égard; dépravation, abus de l'alcool, maladies qu'on introduit chez eux; partialité du président Grant (1869-1877) qui fit voter une loi, l'*Indian Peace Policy*, méconnaissant les résultats de l'œuvre missionnaire catholique chez les Peaux-Rouges, etc.

Il n'y a pas lieu de poursuivre l'histoire des missions indiennes après la mort du P. De Smet. Nérincx n'avait fait que deux

voyages en Belgique; son disciple en entreprit neuf. On évalue à une centaine, écrit le P. Laveille, le nombre d'apôtres gagnés par lui au Nouveau-Monde. Parmi ces apôtres, il y a des Italiens, des Suisses, des Hollandais, des Irlandais... Le contingent belge lui, ne cesse de décroître. C'est que les collèges ecclésiastiques et religieux créés aux États-Unis produisent des vocations de plus en plus nombreuses. Des jésuites, bannis d'Italie et de Suisse après la Révolution de 1848, viennent offrir leur dévouement à l'Amérique. En 1847, la mission de la Louisiane a été rendue aux jésuites français de la province de Lyon. Quant aux missions de l'Orégon, elles furent rattachées en 1854 à la province de Turin. Cette dernière année, le P. De Smet, dénombrant le personnel employé dans ces missions, y comptait : 3 Italiens, 2 Suisses, 2 Hollandais, 1 Maltais, 1 Irlandais, 1 Allemand et 3 Belges : Vercruysse, Huybrechts et Claessens.

Que sont devenues aujourd'hui les tribus évangélisées par les De Smet et ses collaborateurs ? Tandis que la population indienne des États-Unis devait être, à l'époque de la découverte de l'Amérique, de plus de 3 millions, elle est descendue actuellement à 336.000 âmes. Les Peaux-Rouges, ceux du moins qui occupent encore les « réserves », sont disséminés dans vingt-sept États. On fixait, en 1928, le chiffre des catholiques à 140.000, celui des protestants à 45.000, celui des païens à 65.000. L'apostolat parmi eux est continué par des prêtres séculiers et par des religieux : Bénédictins, Carmes, Capucins, Congrégation du Cœur Immaculé de Marie, Franciscains, Jésuites, Oblats, Prémontrés et Salvatoriens. Il faut y ajouter quinze congrégations de sœurs.

6. *Le séminaire américain de Louvain* (1857).

Après avoir contribué au développement du catholicisme et à l'évangélisation des tribus indiennes des États-Unis, les jésuites belges commençaient à tourner leurs regards vers un nouveau champ d'apostolat, le Bengale. Oublierait-on en Belgique les terres du Nouveau-Monde où tant d'apôtres de chez nous s'étaient dévoués ? Non ! l'exemple des prêtres séculiers venus de Flandre

devait susciter encore de nombreux imitateurs dans notre pays. Bien plus, une institution allait y naître qui se chargerait de fournir régulièrement aux vastes diocèses des États-Unis, encore incapables de se suffire à eux-mêmes, un sérieux renfort d'ouvriers apostoliques.

En 1852, Mgr M. Spalding, plus tard archevêque de Baltimore, avait proposé aux évêques belges d'établir dans un de leurs diocèses un séminaire pour les missions d'Amérique. Les évêques s'étaient tous montrés favorables à ce projet, et le cardinal Sterckx avait même indiqué Louvain comme siège éventuel de l'établissement. On ne put alors passer à la réalisation de ce plan. Mais, en 1856, un Belge, Pierre Kindekens, de Denderwindeke, vicaire général de Détroit, rentra en Belgique et s'employa à faire aboutir le projet de Mgr Spalding. Le comte Félix de Mérode, gagné à sa cause, lui promit 50 à 60.000 francs, que d'ailleurs il ne versa jamais, la mort l'ayant surpris avant la fin des négociations relatives à l'établissement du séminaire.

Kindekens s'adressa aux évêques américains. Ceux-ci accordèrent leur bénédiction à l'entreprise; mais sauf deux, Spalding et Lefevere, évêque belge de Détroit (1804-1869), ils ne s'engagèrent pas à y contribuer pécuniairement. Le prêtre flamand ne se découragea pas, et fit tant et si bien que, le 19 mars 1857, le *Collège américain de l'Immaculée Conception* était ouvert. Le vicaire général de Détroit en fut le premier recteur et dès la première année, on y compta huit étudiants ecclésiastiques, dont six Belges. Peu à peu les recrues se multiplièrent et l'argent vint. De la sorte put être construit le séminaire américain, que l'on admire aujourd'hui, rue de Namur.

A l'occasion de son cinquantième anniversaire, cet établissement a publié des statistiques. Il avait alors donné aux États-Unis quatre archevêques, dont un Belge : Mgr Charles Seghers, archevêque d'Orégon City, onze évêques, dont cinq Belges : Mgr J.-B. Brondel, évêque de Héléna, Montana; Mgr Alph. Glorieux, év. de Bois-City, Idaho; Mgr C. Maes, év. de Covington, Kentucky; Mgr Th. Meerschaert, év. de Oklahoma City, Oklahoma; et Mgr Van de Vyver, év. de Richmond, Virginia; enfin

près de 800 prêtres dont 125 Belges. Jusqu'à la guerre, la grande majorité des étudiants étaient belges, allemands, irlandais, hollandais. Le collège n'avait formé qu'une centaine de prêtres d'origine américaine.

7. *Mgr Charles Seghers, apôtre de l'Alaska.*

Parmi les prélats d'origine belge sortis du séminaire américain, nous venons de nommer Mgr Charles Seghers, archevêque d'Orégon City. Son souvenir béni doit être évoqué à la fin de cet article où nous nous sommes surtout attaché aux missions proprement dites, aux missions chez les païens.

Charles Seghers, de Gand, répondit à l'appel de Mgr Demers, premier évêque de Vancouver, et vint l'aider dans son ministère à Victoria même, capitale de l'Ile. Bientôt commencèrent ses premières expéditions apostoliques chez les Indiens.

Seghers succéda, le 23 mars 1873, à Mgr Demers qui était mort le 28 juillet 1871. Quatre semaines après sa nomination, l'ardent missionnaire se mettait en route pour l'Alaska. Ce voyage dura deux mois. L'année suivante, nous le voyons entreprendre deux missions chez les Indiens de la côte Ouest de l'île de Vancouver. Ceux-ci, de tout le XIX^e^ siècle, n'avaient pas encore reçu de prêtre. Il établit chez eux un missionnaire, Belge lui aussi, et ancien du séminaire américain, A. Brabant. En février 1876, l'évêque faisait sa première visite épiscopale sur la côte orientale de l'île, où se trouvaient de nombreux Indiens. En 1877, il repartait pour l'Alaska et visitait les Tchaitski, les Koyaukouks, en tout 30.000 Indiens. Le Saint-Siège le nomma alors coadjuteur d'Orégon, dont il devint archevêque, en 1881. Dans son nouveau diocèse vivaient aussi des Indiens. Il se rendit chez les Cœurs d'Alène, chez les Pends d'Oreilles, chez les Têtes-Plates, évangélisés jadis avec tant de zèle par le P. De Smet. Mais se trouvant à Rome, en 1883, il demanda et obtint de retourner à Vancouver, afin de pouvoir y reprendre l'évangélisation de l'Alaska. Aussi entreprit-il, en 1885, un quatrième voyage dans ce pays, puis un cinquième, en 1886. C'est au cours de cette dernière expédition

que le saint et infatigable archevêque fut mis à mort par son domestique, Fuller, qui avait donné des signes peu équivoques de troubles mentaux et subissait l'influence d'un ennemi des missionnaires catholiques, le marchand Walker (28 nov. 1886).

La mort de l' « apôtre de l'Alaska » fut aussitôt suivie de l'établissement des missions de l'Alaska. En 1887 et 1888, cinq jésuites et trois religieuses de la Congrégation de Sainte-Anne, dont une Belge, sœur Marie-Joseph, s'établirent dans ce pays. A Holy Cross, fut fondée une école qui comptait en 1892 cent-dix élèves. A la fin de 1894, la mission d'Alaska était érigée en préfecture apostolique, sous l'autorité de Mgr Tosi. L'évangélisation confiée d'abord aux Pères Jésuites de la province de Turin, passa ensuite aux Canadiens, puis, en 1912, aux membres de la province californienne. Les *Missiones catholicae* signalent, à la date du 30 juin 1927, pour le vicariat apostolique de l'Alaska, érigé en 1916, 2 prêtres séculiers, 27 jésuites, 46 religieuses, 43 églises ou chapelles, 9.600 catholiques dont 5.200 Blancs, contre environ 28.000 païens. On peut donc affirmer que la semence jetée en terre par Mgr Seghers est devenue dès maintenant un grand arbre.

Avec la mort de Mgr Seghers s'achève la période des grandes entreprises missionnaires belges pour la conversion des païens de l'Amérique du Nord. Depuis 1864, d'autres terrains d'apostolat réclamaient l'activité de nos religieux. La Congrégation du Cœur Immaculé de Marie, fondée en 1862, se voyait confier en 1864 la mission de Mongolie. La même année les jésuites belges étaient chargés de l'évangélisation du Bengale occidental. De nombreux champs apostoliques s'ouvrirent aussi au cours de ces soixante-cinq années au zèle des missionnaires belges. Ils y travailleront non plus isolés, mais groupés et encadrés pour une œuvre collective, dirigée par la Congrégation religieuse à laquelle ils appartiennent. Désormais les « missions belges » commencent.

É. DE MOREAU, S. I.